

DE PAGNOL À KAFKA

Nicole Messignac

De Pagnol à Kafka

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : xxx-xx-xxx-xxxx-x

© Nicole Messignac

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Ce soir, comme chaque soir pratiquement à la même heure, aux alentours de dix-huit heures trente, je suis de retour dans mon chez moi, dans cette maison dont j'ai réussi à me fabriquer l'illusion qu'elle était un havre de paix. Elle est mon temple au quotidien, un temple dont je me suis ironiquement promulguée la gardienne pour m'y trouver trop souvent seule. Si je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle ne soit celui de ma famille que par intermittence, quelques jours par mois pour ce qui concerne mon époux, quelques week-ends prolongés par an pour ce qu'il en est de mes enfants. J'oublie de mentionner les incontournables deux dernières semaines d'août où j'accepte d'en être chassée, afin de laisser place à toute leur bande d'amis qui vont le transformer en un temple de festivités nocturnes. Selon eux, leurs horaires de repas décalés, plutôt à la mode espagnole qu'à la mode anglaise, leurs éclats de rires débridés, les flots discontinus de leurs paroles fortes, et les débordements de décibels de la musique dont ils accompagnent le tout jusque tard dans la nuit, pourraient gravement nuire à mon sommeil. Pour l'été à venir, ils n'auront pas à faire cas de mon rythme biologique de couche-tôt lève-tôt avec tant de sollicitude; ils ont prévu de louer une maison en Sardaigne à une vingtaine.

Ce soir, comme chaque soir dès l'arrivée des premiers beaux jours, à l'approche de la fin mars qui signe sur le calendrier l'avènement du printemps, à peine ai-je franchi les grilles de mon portail et en ai refermé les lourds battants en métal ajouré derrière moi, que j'attrape les deux grands arrosoirs qui m'attendent sagement au pied du puits. C'est intentionnellement que je les ai posés

à un endroit où ils sont les premiers à apparaître dans mon champ de vision ; j'attends d'eux qu'ils me narguent et me culpabilisent si je m'avisais de les négliger. J'ai pris toutes mes précautions d'avance. Par crainte de céder à une vilaine paresse qui soudainement s'abattrait sur moi, j'ai veillé à les remplir à ras bord en fin de matinée. Je n'ai plus le choix de reculer. Le devoir m'impose d'entreprendre mon tour de jardin séance tenante.

Ce soir, comme chaque soir, je vérifie méticuleusement que la terre de chaque pot est encore assez humide en la tapotant du bout des doigts. J'apprécie si les plantes pourront patienter sans dommage jusqu'au lendemain, ou s'il y a lieu au contraire de rajouter quelques gouttes à certaines, entre les deux arrosages complets auxquels je m'astreints avec la régularité d'un métronome. Le grand arrosage que je pratique à l'aide de quatre tuyaux qui se font relais, je l'opère systématiquement un jour sur trois, sauf, car il y a un sauf, quand les nuages ont eu le bon goût de déverser leur trop plein de liquide et me dispensent de la corvée. Il va sans dire qu'il ne s'agit de bon goût de la part des méchants cumulo-nimbus, que lorsqu'ils accomplissent leur ouvrage en pleine nuit. Et encore, je ne leur accorde ce droit qu'à condition que je sois à dormir à poings fermés au fond de mon lit douillet, sous la protection d'une toiture parfaitement étanche. Je les maudis quand je suis à conduire sur une route détrempée où ma visibilité, déjà obérée par le manque d'éclairage, se trouve lourdement perturbée par des éclaboussures intempestives qui giclent si violemment sur mon pare-brise, que mes essuie-glaces n'arrivent plus à suivre. En plein jour, je les abhorre pour avoir eu l'impertinence d'oser me priver de cette belle lumière du Sud qui nourrit mon moral et donne un joli teint hâlé à ma peau. J'en déteste l'idée, mais oui, arroser, qui me procurait une vraie joie auparavant, a viré au fil du temps en une véritable corvée. Je ne me délecte plus de découvrir le développement de mes plantations au jour le jour ; les nouveaux bourgeons, les fleurs fraîchement écloses, les tiges

supplémentaires étoffées de feuillage vert tendre s'élançant vers le ciel, j'en suis blasée.

Ce soir, comme chaque soir entre deux arrosages complets, après avoir consciencieusement inspecté les grands pots en grès trônant dans un alignement impeccable sur le dallage en pierre des côtés nord et ouest de mon jardin, je refais tout le tour par l'arrière de la maison pour m'attaquer à ceux qui sont situés au garde à vous sur une succession de caillebotis en bois, dans sa partie est. Ce parcours va à l'encontre de toute logique acceptable puisqu'il m'occasionne un détour supplémentaire inutile, avec ces deux arrosoirs qui, comme mon dos me le rappelle, pèsent encore très lourd. Je retarde, je retarde... C'est en effet devenu une routine à laquelle plus jamais je ne déroge depuis au moins deux mois ; en fait, depuis qu'a repris pour cette nouvelle année, le temps de la saison plus sèche où il est devenu absolument nécessaire d'arroser. Je redoute en réalité le moment d'en aborder le pan sud où je vais inévitablement être assaillie d'émotions et me transformer en voyeuse de bas étage.

Ce soir, comme chaque soir depuis deux mois, j'appréhende d'entendre une fois de plus ces longs gémissements plaintifs qui vont s'élever inexorablement de la villa d'en face, celle qui est nichée de l'autre côté du chemin en terre. En fait de villa, il s'agirait plutôt d'une sorte de blockhaus dont la blancheur d'origine a tourné partiellement au grisouille. De ma terrasse légèrement en surplomb, les seules parties visibles de ce cube en béton dépourvu de charme sont le sommet de son toit en terrasse maculé de coulures de moisissures verdâtres et le haut de volets métalliques rouillés qui restent clos en permanence. C'est suffisant pour le considérer comme une insulte à mes yeux d'esthète auto proclamée.

Ce soir, comme chaque soir, animée par je ne sais quelle irrésistible attraction, je dépose mes deux arrosoirs par terre et me rapproche discrètement de la haie de cyprès en évitant de produire le moindre bruit. Je commence par contourner le grand pin au pied

duquel s'étend un épais lit d'aiguilles dont le bruissement pourrait dévoiler ma présence. Cette première précaution prise, je m'attache scrupuleusement à sautiller d'un pas japonais à l'autre sur la pointe des pieds ; je dois empêcher les gravillons qui bordent la plage de la piscine de crisser sous mes pas. J'essaie par tous moyens de me faire la plus légère, la plus aérienne possible. Au fur et à mesure de ma progression, les gémissements ne cessent de s'intensifier et résonnent de plus en plus fortement à mes oreilles. C'est pire encore quand le vent se met de la partie et les porte dans ma direction. C'en est au point que, quand j'arrive à la lisière de cette haie, ils me paraissent tout proches de moi, presque comme des appels qui me sont destinés, et ce, bien qu'une bonne trentaine de mètres me séparent de leur auteur.

Ce soir, comme chaque soir, je tente de me frayer une voie à travers la densité des branchages. J'ai déjà essayé de nombreux passages, préférant naturellement ceux où la haie me semblait la moins compacte. Ce soir, changement de stratégie, je vais l'aborder à un endroit où elle est spécialement drue. Il se trouve que la veille, j'ai découvert l'existence d'un trou dans la palissade en jonc qui sert de brise-vue au jardin d'en face. J'espère être en mesure d'apercevoir quelque chose, en plus d'entendre des sons qui, eux, couvrent tout l'ensemble du périmètre. J'écarte péniblement quelques branches et branchettes étroitement enchevêtrées, au risque de m'en écorcher les doigts et de me griffer les épaules. J'approche, je me rapproche furtivement, mais, tout en tendant exagérément l'oreille et en écarquillant les yeux, je n'arrive à discerner aucune parole intelligible, pas plus qu'à distinguer une seule silhouette dans son intégralité. D'ordinaire, je ne fais que les deviner. Partant de là, je commence à me construire une idée de la situation à travers un prisme qui m'est très personnel, une idée trop rarement positive.

Ce soir, de mon nouveau poste d'observation, je crois deviner une longue chevelure grise semblant flotter au vent, à moins que

ce ne soit purement le fruit de mon imagination, seulement parce que je meurs d'envie d'être confirmée dans ma projection pessimiste sur l'état dans lequel elle se trouve aujourd'hui. La semaine dernière encore, malgré mon inquiétude grandissante, je trouvais à me rassurer en entendant la voix d'un homme. J'étais rassurée, bien qu'à son ton sec et péremptoire, je devinais qu'il lui intimait vertement l'ordre de se taire ou de lui obéir selon sa propre loi. Cet homme n'était sûrement pas très bienveillant avec elle, voire ouvertement méchant. En revanche, il avait le mérite d'être présent à ses côtés, au moins pour répondre à ses besoins de première nécessité. L'aurait-il soudain lâchement abandonnée ? L'aurait-il laissée, livrée entièrement seule à elle-même, cette pauvre âme qu'on m'a récemment signalé avoir été frappée d'une maladie d'Alzheimer foudroyante ?

Ce soir, comme tous les soirs, défilent dans mon esprit les images de cette femme telle qu'elle s'exhibait, guère plus tard qu'il y a six petits mois. Je la croisais alors régulièrement chez le boucher, le boulanger, le poissonnier, à la poste ou à la supérette, sans parler de certains mardis où il se trouvait qu'accidentellement, elle faisait la queue devant ou derrière moi à l'étalage d'un forain du marché. Elle était à mon sens, d'un genre un tantinet vulgaire. Avec son allure tapageuse, je l'avais cataloguée d'emblée dans la catégorie des « cagoles » rassies, pour reprendre une expression qu'on emploie communément à Marseille. Dans tous les cas de figure, pas que je sois particulièrement bêcheuse, elle était à cent lieues du type de personne fréquentable, la dernière personne avec laquelle j'aurais eu le désir d'engager ne serait-ce qu'un tout petit brin de conversation. Et la réciproque était sûrement vraie ; un signe de tête en guise d'amabilités semblait aussi lui suffire amplement quand nos regards venaient par hasard à se croiser. Je la revois encore, cette femme qui était approximativement dans mes âges, la cinquantaine tirant dangereusement vers une soixantaine inassumée, fagotée et maquillée d'une manière frôlant l'outrancier,

telle une poule sur le retour. Perchée sur des talons d'une hauteur vertigineuse, elle arborait des leggings multicolores aux motifs zèbre ou panthère qui moulaien des fesses trop proéminentes dont dépassait un string. Si le bas était le premier à attirer l'attention, le haut n'était pas en reste. Il était à peine recouvert de tee-shirts en dentelle transparente qui ne cachaient rien de ses nombreux bourrelets, et fort peu, de sa poitrine de bimbo probablement refaite. La dame avait tout de même le souci des couleurs : panthère verte, tee-shirt vert, zèbre bleu ou rose fuchsia, tee-shirt assorti... En plus de son accoutrement quelque peu choquant qui amenait tous les passants à se retourner sur elle, elle exhibait des longs cheveux blonds décolorés, une espèce de paquets de filasse aux racines mi brunes mi grises qui auraient dû être maintenus attachés, sinon carrément coupés. Quant à ses lèvres, elles étaient toutes peinturlurées d'un camaïeu de rouges et d'orangers qui lui mangeaient une grande partie du visage. L'ensemble, associé à un timbre de voix qui manquait d'élégance, pour abuser d'euphémisme, me renvoyait à l'idée que je me faisais de la poissonnière typique exerçant tous les matins à la criée de Marseille, le côté « pute » en plus. Le contraste était saisissant entre la femme à l'exubérance sans limite d'il y a six mois, qui affichait alors une vitalité débordante ainsi qu'une volonté de séduire à tout crin, et cette femme d'aujourd'hui qui n'était plus qu'une ombre grisâtre séquestrée par son cerveau déficient, un cerveau parti sans prévenir en lambeaux.

Ce soir, comme chaque soir, après être restée un bon quart d'heure à l'affût, un temps qui peut se prolonger parfois jusqu'à une demi-heure entière, je rebrousse péniblement chemin en sens inverse en usant de la même discrétion, et avec cette fois-ci deux nouveaux soucis : celui de ne pas faire d'accrocs à mes vêtements et celui d'épargner ma peau de trop d'égratignures.

Ce soir, comme chaque soir, je vide le reste du contenu de mes arrosoirs à la va-vite, exclusivement dans les pots qui se situent sur mon passage, sans vérification préalable de leur degré d'humidité.

Autant dire que les pauvres plantes qui ont eu le malheur que je leur élise domicile côté sud, sont passablement négligées par rapport à leurs homologues des trois autres côtés; certaines restent assoiffées, tandis que d'autres se lamentent d'un trop plein d'hygrométrie.

Ce soir, comme chaque soir, j'en viens à conclure que le sort des plantes est tout aussi injuste que celui des humains, qu'il se résume à une affaire de loterie qui les aura fait bénéficier de conditions favorables au départ ou pas. Cette loterie impitoyable déterminera le restant de leur vie, la prolongera ou l'abrégera, sans qu'elles n'y puissent grand-chose. Mes interrogations existentielles sur l'injustice que subit le monde végétal, au même titre que celui de l'homme, m'envahissent chaque soir, mais de façon très fugitive. Je ne m'y attarde pas. Ensuite, je file tout droit vers l'intérieur de la maison où je m'empresse d'allumer la télévision ou de mettre un CD, et quelquefois, ce sont les deux que je mets en route simultanément. Je n'ai plus qu'un but en tête, couvrir les sons perturbateurs. Je suis pourtant payée pour savoir que cette démarche est totalement dérisoire en soi, car il me suffirait de fermer portes et fenêtres, toutes équipées d'un double-vitrage qui nous a été vendu comme pourvu d'une isolation phonique à toute épreuve, pour ne plus percevoir aucun son en provenance de l'extérieur. J'ai beau le savoir, je répète inlassablement les mêmes gestes. Même une fois bien à l'abri, dans l'agréable confort de mes quatre murs, la plainte de cette femme n'en finit pas de continuer à me frapper les tempes. Tous ces remparts dont je m'entoure à dessein, toutes les musiques ou images dont je m'astreints à m'envelopper pour y échapper, n'ont pour véritable office que d'essayer de m'en divertir, et seulement d'essayer. Mon drame perpétuel, c'est qu'ils n'y parviennent jamais et que je reste poursuivie par d'autres sons et d'autres images qui, eux, sont bien réels. Et pour cause: la télé déverse son lot habituel de nouvelles catastrophistes à cette heure de grande écoute, et ma chaîne stéréo

diffuse des musiques à me rendre mélancolique. L'adagio de la cinquième de Malher est l'une de mes pires tortures, et cependant, invariablement, je me le passe et me le repasse jusqu'à satiété. La musique pleure au son de ses violons qui n'invitent qu'à verser une larme de plus. Je semble m'y complaire, masochiste invétérée qui sait qu'elle va se faire encore un peu plus mal. Pourquoi ne pas choisir «Don't worry, be happy», ou mieux encore, un tube qui fait actuellement fureur, «Happy» tout court ? Rien qu'à l'écouter, il y aurait de quoi remplir la terre toute entière d'une liesse collective et inaltérable.

Ce soir, comme chaque soir, malgré toutes les mauvaises parades dont j'abuse pour y échapper, mauvaises parce que mal choisies de mon seul fait, et donc sans résultats probants, je me retrouve face à face avec le même sempiternel problème de conscience : celui d'une possible non-assistance à une personne en réel danger.

Comme chaque soir, ce soir ne fera pas exception. Je vais me mettre à préparer mon dîner, et immédiatement après, retourner à mes affaires courantes : contrôler ce qu'il me reste d'ingrédients dans mes placards et mon réfrigérateur, me faire une liste des courses et activités impératives pour le lendemain, vérifier les mails et SMS qui me seraient parvenus tandis que j'étais dehors... Tout cela, je l'accomplis machinalement, en m'efforçant d'oublier qu'un drame pourrait se jouer tout à côté de moi et que je ne serais intervenue d'aucune manière pour tenter d'en éviter une issue, que j'ai déjà jugée pouvant s'avérer fatale.

Ce soir, comme chaque soir, je ne vais pas bouger d'un pouce. Je n'irai pas sonner à leur portail pour m'informer plus avant sur sa condition. Je ne vais pas essayer de bousculer le court des événements. Je ne ferai pas non plus la démarche d'appeler la police municipale. Je me réfugierai derrière la louable pensée que je n'ai pas le droit de me montrer intrusive dans la vie des autres sans y avoir été expressément invitée. Comme s'il n'y suffisait pas de m'imposer le devoir de respecter l'intimité d'autrui, je trouve

aisément une autre excuse à mon absence d'intervention, celle que ces étranges personnes d'à côté ont elles-mêmes une famille. La famille devrait être autrement plus intéressée que moi, une simple voisine, au sort de cette femme, même si elle n'est jamais qu'une pièce rapportée qu'ils n'auraient pas nécessairement choisie. Cet immonde blockhaus blanc, autrefois d'un blanc immaculé et à présent d'un gris verdâtre, est en effet entouré de deux maisons appartenant à sa famille à lui. À moins de vingt mètres à sa droite, nous avons celle qui appartient à son oncle Paul Chabrol, Paulo comme il se fait appeler, et juste par au-dessus, pratiquement accolée à la maison de l'oncle, celle qui est occupée par son frère Marcel. Marcel assume son prénom et n'a pas choisi de se faire assimiler au grand et beau Marcello. Que ce soit le Paulo Chabrol ou le Marcel Bazeille, ils ne peuvent pas être tous suffisamment sourds au point de ne pas entendre les mêmes gémissements que ceux que je perçois, des gémissements qui n'en finissent pas de se répéter inlassablement, soir après soir.

Chaque soir, j'en viens inévitablement à résoudre mes problèmes de mauvaise conscience. Je n'échappe pas à loi qui veut que chacun trouve à s'arranger comme il le peut, et pas forcément comme il le voudrait. J'y suis aidée en concluant que, si c'était effectivement à quelqu'un d'intervenir en cas d'absolue détresse, ce serait à l'un d'entre eux. J'arrive ainsi à me consoler, soir après soir, jusqu'à ce qu'arrive le lendemain soir où la torture mentale me reprendra de plus bel, avec les violons de la cinquième de Malher. Comme s'il n'y suffisait pas de la musique qui pleure, ce soir, je l'accompagne dans ma tête d'une stance d'un célèbre poème de Verlaine : « Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur... » La deuxième moitié du printemps est bien entamée, l'automne est loin derrière nous, n'empêche que les sanglots demeurent.

Ce soir n'est pourtant pas n'importe quel soir. J'ai préparé machinalement mon dîner, juste en prévision d'un éventuel cas

où... Je l'ai confectionné avec une certaine application, presque un repas de gala en rapport aux autres soirs où je me contente volontiers d'une tranche de jambon, de quelques chips à l'ancienne et d'une crème dessert industrielle. Je l'ai volontairement peaufiné pour le cas où mes bons voisins, ceux dont le jardin se trouve situé en limite nord de ma propriété, ne m'auraient invitée que pour l'apéritif et ne me retiendraient pas ensuite pour partager leur dîner. Il faudrait que les circonstances soient tout à fait exceptionnelles puisque cela ne s'est jamais produit en trois ans, mais, sait-on jamais, ils ont le droit d'avoir d'autres obligations de dernière minute...

Généralement, nos deux ou trois verres de rosé enrichis de quelques olives pimentées et de tartines de tapenades faites maison, verte ou noire, à l'ail pour eux, sans ail pour moi depuis qu'ils savent que mon estomac le tolère mal, sont agrémentés de conversations animées portant essentiellement sur le voisinage original qui nous entoure. Elles débouchent naturellement sur les derniers discours de tel ou tel politique à la langue de bois, sur les derniers livres que nous avons lus, ou encore, sur les derniers films que nous avons été voir au cinéma. Nous nous faisons comme un devoir d'en débattre, voire d'entamer une véritable polémique, avant de conclure, qu'à quelques détails près, nous sommes parfaitement d'accord. Ces deux trois verres ne servent donc que de mise en bouche. Ils se poursuivent invariablement par un dîner qu'ils m'annoncent comme rien de mieux qu'un petit dîner à la bonne franquette. Leur conception ne correspond pas exactement à ma conception de la bonne franquette. Ma conception consisterait à ouvrir une boîte de conserves ou, à la rigueur, à faire bouillir de l'eau pour y jeter quelques poignées de pâtes. Une fois cuites al dente, elles se verraient améliorées grâce à une bonne dose de beurre et une sauce en pot, éventuellement saupoudrées de parmesan ou de gruyère râpé en sachet, à condition que j'en aie en stock. À l'inverse de moi, elle garde en permanence

de délicieux restes qui n'attendent qu'à être partagés, avec encore plus de discussions et surtout, avec infiniment plus de verres de rosé. La plupart du temps, avouons-le franchement, avec beaucoup trop de verres de rosé. Heureusement que je n'ai pas à conduire pour rentrer chez moi et à être mise à l'épreuve du soufflage dans le ballon, qui aurait toutes les chances de se solder par un retrait de permis. Les soixante mètres séparant leur maison de mon entrée relèvent en effet parfois, d'un véritable parcours d'obstacles.

Devant une probabilité aussi maigre de me retrouver toute seule en face de mon assiette, quelle idée saugrenue de me préparer à dîner? J'ai mes raisons qui ne concernent que moi sans être de l'entendement de tout le monde. La plus élémentaire d'entre elles est celle que je déteste l'idée de me comporter en profiteuse, d'avoir le sentiment désagréable d'abuser d'eux et de toutes les bontés dont ils me font déjà largement bénéficier. Ils me savent seule la plupart du temps, et je leur suis infiniment reconnaissante de m'inviter plusieurs fois par semaine. Tantôt, c'est juste pour un café, en fin de matinée ou après le déjeuner pendant les week-ends, tantôt, pour ces apéritifs du soir qui n'en finissent pas de se prolonger indéfiniment à ma plus grande joie. Quelle que soit leur décision ce soir, apéro suivi d'un dîner ou pas, je sais d'avance qu'il n'y aura aucun gâchis à la clé. Si ce repas ne devait pas me servir de dîner, j'aurais déjà mon déjeuner tout prêt à réchauffer demain midi.

J'adore cette famille Taverne, si généreuse de cœur et l'incarnation même à mes yeux du couple parfait. Je les adore, et quelque part, je les envie un peu, bien que je me défende ardemment du sentiment d'être une envieuse, en plus de celui d'être une profiteuse. Je les envie un peu, eux qui ont eu la chance de se rencontrer à un bal de village alors qu'ils n'avaient pas encore atteint la vingtaine. Je les envie pour avoir réussi à transformer leur idylle de jeunesse en une relation solide et harmonieuse, où ils continuent

à partager le souci commun de parfaire leur culture tout en continuant à s'élever dans l'échelle sociale. Tous deux issus d'un milieu paysan, ils ont la bonne fortune d'être originaires de la même vallée, ce qui fait d'eux des personnes qui ont de vraies racines, et presque les mêmes racines. Quand ils rentrent chez leurs parents respectifs, dans les fins fonds du département du Gers, ultime plaine avant les contreforts du Pic du Lannemezan, que ce soit à l'occasion des fêtes de fin d'année ou pendant les vacances d'été, aucun des deux n'éprouve le sentiment de faire une concession à l'autre. Ils rentrent tous les deux dans leur terroir auquel ils restent très attachés, y retrouvent cousins et amis communs datant de leur prime enfance. Quand bien même ils ne retourneraient pas y vivre en permanence pour tout l'or du monde, renouer avec leurs souvenirs d'autrefois reste un éternel bonheur.

Je suis née à Paris et j'ai vécu de très nombreuses années à l'étranger. Je n'appartiens à aucun terroir et ne me sens pas chez moi dans le terroir de celui qui est devenu mon mari à la trentaine passée. Cet état de fait me rend malgré moi envieuse de toute personne qui peut se targuer d'avoir de vraies racines. Oserais-je avouer, j'en ai presque honte, que je les envie aussi parce qu'ils forment ce genre rarissime de couples dans lesquels on ne peut sincèrement jamais se passer de la présence de l'autre. Le temps qu'ils passent au travail, qui les sépare quelques heures dans la journée, est presque vécu comme une douleur. Quand il doit s'absenter, ne serait-ce qu'une ou deux nuits par semestre pour une formation ou un séminaire au siège social de sa société à Nice, elle s'en rend tout bonnement malade au moins deux semaines avant son départ. Quant à lui, si les sessions de travail ne se prolongeaient pas jusqu'à très tard dans la soirée, il ferait volontiers un aller et retour qui lui prendrait facilement quatre heures, rien que pour s'allonger à ses côtés et ne pas la laisser à sa solitude. D'ailleurs, il s'était essayé une fois à ce parcours fastidieux. Cette nuit-là, il était arrivé au bord de l'épuisement vers une heure du matin pour repartir à

sept. Il avait trouvé son épouse profondément endormie. Il n'avait pas récidivé, pas de son fait à lui, mais à sa demande à elle. Elle avait réalisé que, dans le seul but de la satisfaire, il était capable de mettre sa vie en danger ; risquer de le perdre ne faisait pas du tout partie des plans qu'elle avait en tête. Elle continuait donc à se lamenter deux fois par an, mais n'avait plus jamais exercé de pression sur lui. Je trouvais ses jérémiades drôlement mignonnes, et d'autant plus mignonnes, que je ne me plaignais jamais, alors que j'aurais eu tout lieu d'être dans la complainte permanente, moi qui passais au moins trois semaines sur quatre, privée de la présence de mon compagnon. Ce serait cependant mentir que de déclarer que l'éloignement nous pesait vraiment, puisque tel avait été notre rythme de croisière depuis le démarrage de notre relation. Nous avions appris à nous en accommoder, bon gré, mal gré. La force des habitudes était telle, que nous vivions ainsi d'une façon qui nous était relativement agréable à tous les deux. Lui continuait à se sentir utile dans son terroir de l'Est de la France ; il y conservait des activités valorisantes, un statut, et s'en épanouissait. Pour ce qui me concerne, sans être toujours certaine de mes choix, ni que je m'épanouissais en dehors de lui, au moins, je ne dépérissais pas comme j'aurais dépéri si j'étais restée dans la bonne ville de Reims qui ne me ressemblait en rien, moi, une pure et dure du macadam parisien et des grandes capitales, à qui la vie de province sclérosée faisait horreur. La Provence où j'avais élu domicile depuis trois ans s'était avérée être le meilleur compromis. C'était la province, sans l'être tout à fait, grâce aux flux d'habitants venus d'ailleurs, pour passer une douce retraite à se chauffer les côtes au soleil. L'apport permanent de ces exodes venus du Nord qui allaient croissants, la mettait à l'abri d'une trop grande sclérose des mentalités. C'était également une province où nos enfants prendraient plaisir à venir passer leurs vacances, tandis qu'à Reims, nous aurions bénéficié tout au mieux d'une visite de courtoisie à leurs vieux parents au moment des fêtes de Noël. Et puis, pour adoucir le sentiment

d'éloignement qui aurait pu nous mener à nous sentir deux étrangers qui avaient autrefois eu une histoire ensemble et vivaient à présent sur leurs souvenirs anciens, il existait les merveilleuses vertus des avancées technologiques. Grâce à Skype, nous maintenons le contact pas loin d'une heure tous les matins, en nous voyant dans notre propre cadre et dans notre état du moment. Il peut aller du cheveu ébouriffé en pyjama au sortir du lit ou, à l'inverse, tiré à quatre épingles, prêt à aborder une nouvelle journée en société. En rigolant, il m'arrive souvent de penser, et parfois de l'exprimer ouvertement, que nous partageons beaucoup plus, et plus intensément, au cours de ces conversations matinales, que la plupart des couples qui restent quotidiennement collés l'un à l'autre. Malgré ces bonnes pensées rassurantes, il n'empêche que je les envie mes amis Taverne pour avoir tant besoin l'un de l'autre au jour le jour, dans les petits et grands détails de la vie. À les voir fonctionner en si parfaite harmonie, j'éprouve comme le vague regret de n'avoir jamais rencontré quelqu'un avec lequel j'aurais accepté de vivre dans la dépendance de tous les instants, où que ce soit, et dans n'importe quelle condition.

Tous deux ont eu la chance d'avoir des parents qui les ont élevés dans les vertus de l'effort et du travail. Cette éducation les a amenés à devenir cadres supérieurs, lui dans une entreprise de distribution de médicaments génériques, et elle, dans une grande chaîne de supermarché locale. En outre, cette éducation les a rendus des parents responsables et leur a donné le sens de ce qui était beau et juste. Le sens du beau, c'est justement lui qui les avait fait flasher sur la superbe maison de maître qu'ils habitent aujourd'hui, une ancienne ruine dont ils ont fait un petit palais au milieu d'un jardin qu'ils ont voulu typiquement tropical ; un véritable exploit dans le climat tout sec des bords de la méditerranée. Et ils ont réussi ! Au sujet de l'abondance de cette verdure exubérante, bien que j'en admire le résultat esthétique, je ne les envie qu'à moitié. Trop d'excès de goutte à goutte implique un lourd

tribut à payer, celui de se voir infesté par de vilains petits insectes avides de vous sucer le sang dès les prémices du printemps. Chez eux, les moustiques sont un peu trop à la noce pendant quatre à cinq mois de l'année, et plus durablement encore lorsque l'hiver s'est montré peu rigoureux.

Je les adore, mes amis Taverne, non seulement pour toutes leurs belles valeurs, mais aussi parce qu'ils ont la joie au cœur, toujours positifs, d'une bonne humeur et d'une tolérance qui irradient sur toutes les personnes qu'ils sont amenés à côtoyer. Tout n'étant pas nécessairement aussi rose qu'il y paraît, je regrette quelquefois de la surprendre à s'énervier injustement contre lui, lui que je considère comme la meilleure des pâtes parmi les bonnes pâtes. Ainsi elle est faite, elle est soupe au lait et ne s'en cache d'ailleurs pas. Un jour où je m'étonnais auprès d'elle de sa façon de le tarabuster, elle me confia, avec son fort accent du Sud-Ouest, que c'était une petite tare de famille qu'elle tenait de sa mère et de son père réunis, que ce n'étaient là que quelques petits excès qui ne recouvraient jamais aucune gravité ni aucune méchanceté. Il s'y était habitué sans jamais lui en tenir rigueur. Ses débordements fâcheux n'ont jamais eu lieu en ma présence. C'est seulement quand j'avais mes fenêtres ouvertes ou que j'arrosais mes plates-bandes de fleurs situées le long de leur clôture, que je surprénais son ton qui montait anormalement dans les aiguës. Je ne pouvais m'empêcher de sincèrement le plaindre. Qu'a-t-elle encore à lui reprocher alors que, dans l'apparence du moins, je vois bien comment il se démène et déploie toute une surenchère d'efforts pour répondre à ses désirs les plus fous ? Elle avait émis l'idée d'avoir une véranda qui servirait de salle à manger dans le prolongement direct de sa cuisine, il s'était plongé dans tous les tutorats qui traitaient du sujet sur Internet, et la lui avait construite de ses mains en un temps record. Le même traitement s'était appliqué pour installer un insert dans la cheminée qui la maintiendrait bien au chaud pendant les longues soirées d'hiver, et également au remplacement d'une terrasse en pierres

qui ne lui convenait plus, par un plancher en teck flambant neuf. Que dire du jardin où elle lui faisait régulièrement transplanter des arbustes d'un endroit à l'autre, y compris en période de sécheresse où la terre argileuse était si dure ? Que dire de sa toute dernière lubie en date ? Pour concéder à la mode ambiante, elle lui avait demandé de transférer toutes ses plantes, préalablement en pots dépareillés, dans des pots en résine aux couleurs fluo. J'avais été le témoin des difficultés qu'il avait pu rencontrer dans son entreprise de dépotage et de repotage. Il n'était pas facile d'extraire la motte de terre, sans abîmer les racines, de pots en grès de forme ovale. Il s'était pourtant exécuté sans broncher, c'est elle qui avait encore trouvé matière à ronchonner. Lorsqu'au cours de l'une de ces opérations délicates, il avait malencontreusement cassé une jarre dans laquelle elle avait vu sa mère faire le beurre, elle s'était mise à trépigner et à pleurer comme une gamine inconsolable...

J'en ai été amenée à le rebaptiser Tarzan, cet homme docile avec lequel elle a le bonheur de partager sa vie. Il est un homme docile qui n'a pourtant rien du brave type, tant il est plein de bon sens et doté d'une rare curiosité intellectuelle pour quelqu'un qui a dû arrêter ses études après le bac. Tarzan n'avait pas été gâté au jour de sa naissance. Il s'était fait affubler du prénom de Léon par son père. Son père avait voulu continuer à cultiver le souvenir de son admirable et adoré grand-père à travers lui. Léon avait été un prénom trop difficile à porter pour un enfant qui était né au début des années soixante. Léon sonnait ringard. Léon faisait immédiatement penser à l'animateur de télé, Léon Zitrone avec sa voix nasillarde. Léon le rendait la cible de mauvaises plaisanteries de la part de ses copains d'école. Il y a donc fort longtemps qu'il se faisait appeler Léo par ses collègues de boulot, comme par toutes ses nouvelles rencontres à qui il taisait soigneusement son prénom d'origine. Léo lui avait plu, en référence à Léo Ferré dont il passait encore très souvent les vieilles chansons en boucle. Je lui savais gré de m'avoir mise dans la confiance. C'était la preuve

de la confiance qu'il avait investie en moi, que je ne m'amuserais pas à colporter son secret bien gardé à quiconque. Il n'empêche que pour moi, il n'y avait pas plus de Léon que de Léo, n'existait que Tarzan, depuis ce fameux jour où je l'avais surpris, déboulant d'entre ses bananiers et de ses plantes luxuriantes, le torse complètement nu. Il n'était pas équipé, comme l'authentique Tarzan, d'une peau de bête pour protéger sa pudeur, mais d'un minuscule maillot de bains de couleur chair. Ce matin-là, j'étais venue m'enquérir des consignes à respecter durant leur absence, car ils m'avaient chargée d'âme. Pendant trois jours, je serais responsable du destin de leur petite chatte bien aimée. Dans le souci d'entretenir l'idée d'avoir une maison ouverte à tous, ils n'avaient pas fait installer de sonnette à leur portail qu'ils maintenaient grand ouvert, jour et nuit. J'étais toujours gênée de devoir traverser leur jardin sans prévenir pour aller toquer à la porte d'entrée. J'aurais évidemment pu les appeler avant de passer. Je ne faisais que leur obéir en m'en abstenant, vu l'insistance avec laquelle il m'avait répété : « Pas de formalités entre nous ! Tu viens quand tu veux. » Eh bien paradoxalement, cette invitation permanente à venir sans crier gare me paralysait d'embarras, toujours avec la pensée sous-jacente que ce serait le mauvais moment et que j'allais nécessairement les déranger. Ce matin-là, aucun sentiment de gêne ne m'avait effleuré. J'y étais allée franco car ils m'avaient confié une mission. Mon seul souhait, c'était ce jour-là de pouvoir l'honorer au mieux.

J'avais été sous l'effet d'une telle surprise au moment où je l'avais vu jaillir sans bruit de sa jungle dans le plus simple appareil, que le mot m'avait immédiatement échappé des lèvres :

— Oh ! Tarzan !

Il avait relevé les sourcils, successivement l'un après l'autre, avant de baisser la tête sur son poitrail :

— Un Tarzan qui aurait bien besoin de quelques séances de musculation pour ressembler d'un peu plus près à Johnny Weissmuller. J'imagine que c'est ma Jane que tu viens voir, et

que c'est à propos du vilain Sabor qui a dévoré ma famille..., je rigole... C'est sûrement en vue de recueillir les dernières consignes pour soigner notre petite chatte inoffensive.

Il avait alors éclaté de rire, avait bandé ses muscles et s'était frappé violemment des poings sur les pectoraux, avant de hurler un « Jane » qu'il avait ostensiblement laissé traîner en longueur de toute la puissance de ses poumons.

Depuis lors, c'était devenu une blague entre nous, il n'y avait plus eu ni de Léo ni d'Anne ; ils s'étaient transformés en Tarzan et Jane. Je les titillais à plaisir sur leur situation de couple d'amoureux qui avait la chance de s'être fabriqué une jungle d'un genre unique, au beau milieu d'un village provençal. En contrepartie, ils avaient abandonné le Joëlle pour me surnommer Pénélope, une Pénélope qui, sans en être à devoir filer la laine à longueur de temps, s'étourdissait dans un tourbillon d'activités en attendant le retour de son Ulysse, mon Ulysse portant le nom beaucoup moins flamboyant, de Jérôme.

Tarzan et Jane auraient dû me prévenir, que leur minette se laissait facilement impressionner par tous les chats errants du quartier auxquels elle abandonnait volontiers ses gamelles. Je les lui remplissais consciencieusement trois fois par jour au lieu d'une seule, selon les instructions que j'avais reçues, après avoir constaté qu'elles se vidaient à la vitesse de l'éclair. Ils auraient dû me mettre en garde contre le fait, qu'à cause de ses petites frayeurs, elle était susceptible d'actes totalement insensés. Toujours est-il que, pour leur échapper, elle avait réussi par on ne sait quel miracle, à bondir de la cime d'un arbre jusqu'au sommet de leur toit. Quand j'étais venue la nourrir le lendemain matin, je l'avais entendue qui miaulait comme une désespérée. J'avais levé la tête pour la découvrir à faire des allers et venues dans la gouttière. Elle était incapable de redescendre du haut de son perchoir. J'avais pris peur pour elle. Peu étonnant de la part d'une personne qui ne supportait pas la vue du vide quand elle se trouvait à plus de deux mètres de

hauteur. Très douée pour l'anthropomorphisme, je m'étais imaginé qu'elle pourrait être prise de vertige et se lancer dans le vide. Que devais-je faire pour soulager sa peine et la sauver d'un plongeon que je savais fatal ? Je les avais contactés à Grenoble où ils étaient partis faire la connaissance de leur premier petit-fils. Appeler les pompiers ? C'était inutile. Ils ne se déplaçaient plus depuis belle lurette avec leur grande échelle pour sauver les chats qui avaient eu l'idée absurde de se percher sur des hauteurs inaccessibles. Tarzan et Jane avaient du coup passé plusieurs heures à rameuter à distance. Ils avaient contacté toutes leurs connaissances susceptibles d'avoir une échelle qui montait suffisamment haut. Ce fut ma première prise de contact avec Spiderman, avec Patrice, dont j'allais quelques jours plus tard faire mon jardinier préféré, celui qui allait enfin me débarrasser d'une partie de mes corvées sans avoir pour autant à se risquer dans des escalades improbables.

CHAPITRE 2

Ce soir ne devrait cependant pas être un soir exactement comme les autres soirs où j'ai la chance d'être conviée à l'apéritif. Ce soir, ils m'ont promis de m'annoncer une grande nouvelle, une formidable nouvelle... Je meurs littéralement de curiosité. J'en frétille d'impatience à en laisser tourner ma béchamel sur le feu. C'est une odeur de brûlé fort désagréable qui vient me rappeler à l'ordre. Sont-ils sur le point de m'annoncer que leur belle-fille attend un deuxième bébé, ou bien vont-ils m'apprendre que c'est maintenant au tour de leur fille de convoler en justes noces avec son Ludovic ? Je forme le vœu pieux que cette nouvelle sera l'annonce du prochain mariage de leur fille. Ce serait l'occasion d'organiser une belle et grande fête, une fête qui serait aussi mémorable que celle d'il y a deux ans, pour le mariage de leur fils ; une fête qui m'avait valu trois jours consécutifs de pleine euphorie. Ainsi que je l'avais pratiqué alors, j'ai déjà prévu de remettre ma maison entière à la disposition des membres de leur famille et de leurs très nombreux amis qui feront naturellement le déplacement depuis les confins du Gers. Il va évidemment de soi, que tous ceux qui voudront séjourner quelques jours supplémentaires pour profiter de la mer et des délices de la côte ou de l'arrière-pays, seront les bienvenus pour prolonger leur séjour sous mon toit.

Je dois encore faire montre d'un peu de patience. Comme d'habitude, nous commençons par passer en revue les dernières prouesses de l'illuminé, autrement dit le vieux Paul, celles du débile, son neveu Marcel, et celles de son frère Maurice, le diable, qui nous servent tous trois de voisins. Pour ne pas les confondre,

nous les avons effectivement affublés chacun du surnom qui nous semblait le plus approprié. Le diable, ce n'est pas nous qui avons été à l'origine de cette appellation, nous n'avons cependant eu aucune difficulté pour unanimement l'adopter. Nous avons tout de suite considéré qu'elle ne lui convenait que trop bien. Il en a les yeux malveillants, très enfoncés dans leurs orbites et cernés de noir, et des paupières surmontées de sourcils abondamment fournis en forme d'accents circonflexes. Il en a l'épaisse tignasse noire, luisante d'un excès de gomina, qui pendouille sur des épaules trop étroites. Il en a les traits anguleux prêts à vous piquer si vous vous approchez de son visage, et pour parachever le portrait, un petit bouc qui entoure une paire de fines lèvres sèches un peu rougeâtres, des lèvres qui n'ont jamais dû connaître le moindre sourire, à en juger par les rides tombantes qui se sont formées à leur commissure. Ne lui manquent que les deux petites cornes, de chaque côté d'un front surdimensionné, et une grande cape noire sur le dos, pour vous renvoyer à l'image d'un parfait Méphisto.

C'est son oncle Paul, l'illuminé, qui m'avait le premier parlé de lui dans ces termes péjoratifs, à cause de toutes les crasses qu'il avait pu lui faire, et aussi faire à sa sœur, feu sa sœur ayant été la mère du dit diable ainsi que celle du débile. Ça doit remonter à près de trois ans, peu de temps après que j'aie pris possession de ma maison. Un jour où j'allais chercher mon courrier à la boîte aux lettres située dans le pilier commun réservé, par commodité pour le facteur, à l'ensemble des cinq boîtes de nos cinq maisons, juste au croisement de la rue et des deux chemins, j'avais aperçu de loin sa silhouette s'avancer dans le chemin en terre qui desservait uniquement les trois demeures de sa famille réputée branquignole. Je n'avais pas pu m'y tromper. Sa silhouette était familière à la façon dont il claudiquait, la tête penchée sur le côté, comme reposant sur son épaule. Le connaissant du genre bavard impénitent, j'esquivai un pas de côté pour me plaquer derrière le muret qui abritait le local réservé aux poubelles. J'aurais voulu

me faire transparente pour échapper à son regard. Trop tard, il me faisait déjà un grand signe de la main et activait sa marche, m'indiquant ainsi clairement que je devais absolument l'attendre. J'avais encore en mémoire les quelques vingt minutes pendant lesquelles il m'avait retenue une dizaine de jours plus tôt. Il avait été intarissable sur les grilles de mots croisés qu'il remplissait à longueur de journée. Le jour en question, il avait le sentiment d'avoir réalisé un grand exploit en trouvant trois ou quatre mots particulièrement compliqués, avouant qu'il fallait être fou comme lui, pour extraire des mots aussi abracadabrantesques du tréfonds de sa cervelle. Je me souvins avoir alors pensé très fortement : voilà au moins un bonhomme d'une grande lucidité sur son cas, dont beaucoup devraient suivre l'exemple. Allait-il à nouveau m'entreprendre sur d'autres de ses découvertes extraordinaires ? Non, ce jour-là le vieil homme dur de la feuille qui devait friser pas loin des quatre-vingt ans, était en veine d'un autre genre de confidences. L'écume lui sortait presque des lèvres tant il était en colère contre l'affreux personnage qui se trouvait être à la fois, son voisin et son neveu. Dans son langage fleuri, dont je ne distinguais qu'un mot sur deux, je crus comprendre qu'il évoquait le diable en me désignant le portail de son neveu de la pointe du doigt. D'après lui, cet homme était le diable personnifié parce qu'il avait cherché à escroquer toute la famille. Je m'accrochais à chacune de ses paroles pour essayer de discerner le sens général de sa diatribe. Je confesse avoir pu y apporter des déductions personnelles erronées, tant le langage était peu clair. À la mort de son père, après avoir disparu du paysage local pendant de fort nombreuses années, le diable en question avait investi la maison de sa mère dans l'unique but de mettre le grappin sur le magot, sur leur magot, m'avait précisé le vieux, car c'était également le sien, celui de sa sœur, et celui de son frère. J'interprétai aussitôt que c'était en fait un vieux magot de famille et qu'ils étaient tous en indivision. À ses dires, le diable occupait toute la partie noble

de la maison, celle du premier étage qui avait été entièrement réaménagée avec tout le confort moderne, y compris la climatisation dans toutes les pièces de vie, et ce, aux frais de sa mère. Sa pauvre mère, il l'avait maintenue quasiment cloîtrée dans un ancien atelier, espèce de réserve à tout convertie en un appartement humide et insalubre au niveau de l'entresol. Je m'étais montrée choquée par le traitement infligé à une vieille dame que je n'avais jusqu'alors pas eu la chance de rencontrer. Devant mon émoi, la langue du cruciverbiste fou se délia de plus belle. Il me raconta comment le diable avait influencé sa sœur pour la pousser à le faire expulser de chez lui et vendre l'ensemble de leurs terrains et maisons à un promoteur. Quand elle avait surpris une conversation téléphonique de son fils avec le commercial de la société, réalisant que son projet la priverait elle-même de toit, elle avait compris qu'elle était l'objet d'une manipulation de la part de son propre fils. Le vieux Chabrol en avait la larme à l'œil à évoquer ce triste épisode de leur saga familiale. Sa pauvre sœur avait accepté les conditions de vie spartiate qu'il lui avait imposées, elle avait supporté de n'avoir accès à ce qui avait été son salon, que selon son bon vouloir, en revanche, elle n'avait jamais soupçonné que son fils était capable d'un tel machiavélisme. Il en était à éponger ses larmes quand il bafouilla que sa sœur avait fini par en mourir de peine. Je compris alors la raison pour laquelle je n'avais jamais vu ni entendu le son de la voix de sa sœur. Elle était morte avant mon arrivée !

Une autre fois, à travers son discours souvent décousu, sautant d'un sujet à l'autre sans transition, j'avais cru comprendre que la compagne du diable n'était qu'une vulgaire putain, une espèce d'hôtesse de bar qu'il avait récupérée dans une boîte de Marseille. Il en avait fait sa chose, même qu'elle l'appelait papa... «Pas étonnant!», poursuivit-il avec sa gouaille naturelle, puisque son neveu avait longtemps frayedans les milieux de la nuit, et qu'il avait lui-même tenu une discothèque à laquelle il avait mis

le feu, dans l'unique intention de récupérer l'indemnisation de la compagnie d'assurance.

Qu'y avait-il de vérité dans toutes ses affirmations? Qu'en était-il de la part de ses délires personnels? Nul ne pouvait le savoir! Ce dont j'étais sûre, c'était d'entendre les gémissements plaintifs de la femme du diable tous les soirs à la même heure, et que cette femme, avant sa maladie, avait toutes les caractéristiques de ce qui aurait pu être une fille de joie. Ce dont les Taverne eux aussi étaient sûrs, c'est qu'ils faisaient toujours en sorte d'éviter de croiser le diable sur leur route, préférant rebrousser chemin s'ils percevaient la moindre manifestation indiquant qu'il était sur le point d'ouvrir son portail pour sortir de sa forteresse. Il leur faisait peur, très peur, épouvantablement peur. Nous nous en étions créés tous les trois, le scénario d'un véritable film d'horreur, un film où le diable finirait par trucider sa compagne et l'enterrerait comme un chien dans un coin reculé de son jardin. Ni vu ni connu.

Ce soir, quand je pénètre sur la terrasse de mes amis, armée de ma bouteille de Bandol rosé bien frappé, je note immédiatement qu'ils ont mis les petits plats dans les grands. En dehors des habituelles olives et tartines de tapenade, je découvre plusieurs plateaux de petits fours et de verrines, un seau à glace, et des flûtes à champagne à la place des traditionnels ballons à vin. Que va-t-on donc fêter de si spécial qui mériterait qu'elle ait dévalisé les rayons de surgelés dédiés à l'apéritif du magasin Picard?

J'entame naturellement la conversation sur les plaintes dont j'ai encore été le témoin, peu de temps avant de venir les rejoindre chez eux. D'ordinaire, ils compatissent longuement avec moi sur l'aspect de plus en plus insupportable de cette situation. Ils me confortent dans l'idée que, si elle devait persévérer, ils seraient les premiers à m'accompagner dans une démarche auprès des services sociaux du village, pour les inviter à aller voir de quoi il en retourne vraiment. Il y a maintenant des semaines que ça dure.

Il y a des semaines que nous avons le même discours rempli de bonnes intentions. Il y a des semaines que nous n'en restons qu'au niveau des bonnes intentions et persistons à rester passifs.

Ce soir, quelque chose dans leur attitude générale a changé. Ils ont abandonné leur compassion naturelle et zappent d'un revers mes problèmes de conscience par rapport à cette pauvre femme que j'imagine sans aucune défense : « Ne te bile donc pas ! Tant que tu l'entendras encore geindre, c'est qu'elle sera toujours bel et bien vivante. » Ils enchaînent aussitôt sur leurs propres avatars, sur le débile qui a encore fait des siennes, ou plus exactement, sur la fille du débile qui vient à nouveau de jeter un sac d'ordures du haut de son balcon. Le sac s'est éventré en atterrissant au cœur du cyca qu'ils ont bichonné comme un enfant pour en faire aujourd'hui le roi de leur jardin. Ils se plaignent d'avoir été contraints de recourir à un escabeau pour le nettoyer en s'équipant de gants de cuisine en caoutchouc, tant ça sentait mauvais. Je les connaissais dans l'empathie envers tous les déshérités de la terre, c'est une première pour moi de les entendre s'apitoyer sur leurs petits désagréments. Ils en ont vu d'autres venant de la maison du débile, et de bien pires, qu'ils me relataient auparavant sur le mode de l'amusement, comme des anecdotes dont ils valaient mieux rire que pleurer. Et nous en riions ensemble. La tournure de gravité et d'extrême sérieux avec laquelle ils se sont exprimés sur ce qui aurait dû finir dans un éclat de rire de plus, me laisse suspecter qu'ils sont en train de me préparer... Tout en continuant à parler, Tarzan s'affaire à déboucher le champagne. « Pschitt ! » laisse-t-il fuser entre ses lèvres pour accompagner le bruit du jaillissement des premières bulles. Il remplit, une à une, nos trois flûtes, en prenant un soin extrême à trouver la meilleure inclinaison de la bouteille et de la flûte afin d'empêcher le précieux liquide de déborder. Il attend que la mousse se réduise, et il y revient méthodiquement, une fois, deux fois, avec une lenteur qui ne lui ressemble pas, jusqu'à en arriver à complet remplissage.

— Trinquons à présent à la bonne nouvelle, s'exclame-t-il en élevant sa flûte dans ma direction.

Tour à tour, je heurte délicatement leurs deux flûtes «santé!», «santé!» et lui réplique sur le ton de la plaisanterie :

— Si cette nouvelle est une bonne nouvelle pour vous, elle sera forcément bonne pour moi aussi. Trinquons donc à je ne sais encore quelle bonne nouvelle! Mariage, naissance, le gros lot au loto, promotion au boulot? Je suis tout ouïe.

Je les sens gênés, surtout elle qui est en train de se tortiller les doigts à s'en briser les phalanges et de croiser et de décroiser les jambes dans un rythme infernal. Ses gestes sont un peu trop nerveux et trahissent une sorte de profond malaise.

— Vas-y Léo, il ne faut plus attendre, dis-le-lui maintenant, débite-t-elle tout à coup à la vitesse d'une mitraillette, comme si elle souhaitait être débarrassée rapidement d'un fardeau qui lui pèse trop lourd sur la conscience.

Je me hasarde à lui faire une petite remarque qui se veut amusante, histoire de détendre une atmosphère que je sens anormalement crispée.

— Tiens, c'est bizarre, ce soir tu as abandonné Tarzan pour Léo. Qu'est-ce que ça cache? Ne serait-il plus l'éternel héros de Jane? T'aurait-il fait de grosses misères?

Elle hoche vivement la tête de droite et de gauche en signe de dénégation, son regard plongeant vers ses toutes nouvelles chaussures, et, sinon nouvelles, en tout cas des chaussures jaunes que je ne lui connaissais pas encore. Son comportement commence à sérieusement m'inquiéter, surtout que je perçois un Léo franchement hésitant. Il inspire et expire anormalement plusieurs fois, et soudain, au moment où je m'y attendrais le moins tant il est fébrile et haletant, il se lance et me le lâche tout de go :

— Nous venons de signer. Nous avons vendu la maison ce matin-même. On a trouvé une belle maison des années 1930 à retaper à Toulon, sur la corniche du Mourillon pour être plus précis.

J'en avale ma salive de travers et part dans une énorme quinte de toux qui rompt le silence qui vient de s'installer autour de la table. Je sens mes yeux embués sur le point de sortir de leurs orbites. Mes lèvres, mes mains, tout mon corps se met à trembloter sans que je ne puisse exercer le moindre contrôle sur lui :

— Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de vente, parviens-je à placer entre deux quintes.

Dans le même temps, j'en lâche ma flûte encore pleine. Instantanément, elle amorce un plongeon dans le vide et va se fracasser en mille morceaux sur les tomettes fraîchement cirées de la terrasse. Je reste médusée. Je contemple d'un œil hagard, presque fou, tout ce liquide doré, soi-disant symbole de fête et de joie, qui dégouline, dégouline, dégouline, pour finalement disparaître à travers la grille du caniveau, comme s'il ne s'agissait que d'une vulgaire eau pluviale.

— Excusez ma maladresse, mais je viens de subir un véritable choc. Je remplacerai bien sûr la flûte que je viens de casser, et son contenu avec, ça va sans dire.

Anne a déjà disparu à l'intérieur de la maison et revient une ou deux minutes plus tard, armée d'une éponge, d'une balayette et d'une petite pelle en métal. Prostrée, les deux bras pendant le long de ma chaise, je suis incapable de la moindre réaction. Elle se met aussitôt à quatre pattes et s'échine à retirer un à un tous les minuscules fragments de verre éparpillés sans relever la tête, ne présentant à ma vue que le sommet de son crâne. J'ai comme l'impression que cette obligation de courber l'échine à faire le ménage de mes dégâts, l'arrange ; elle lui évite d'avoir à me regarder droit dans les yeux et à se confronter aux deux pistolets prêts à tirer dont je viens de les équiper. Elle a manifestement honte, et elle a toutes les raisons d'avoir honte. Leur affaire est déjà complètement bouclée. La promesse de vente a elle-même été forcément signée depuis au moins deux ou trois mois, et elle a eu l'affront de ne jamais m'en avoir pipé mot. Mon cerveau a pris le relais de

mon corps dans l'expression de ma stupeur en me martelant : « Ils ont fait leur coup en douce. Ils se fichent pas mal de toi ! Est-ce là, l'attitude qu'on peut décemment espérer d'une personne qui se prétend être une grande amie ? Non ! Une fois, dix fois, cent fois, un million de fois, non ! »

J'ai besoin de réponses. J'ai besoin de savoir pourquoi cette décision sans m'en avoir avisée au préalable. J'ai besoin de savoir pourquoi ce soudain changement de cap, eux qui s'évertuaient inlassablement à me démontrer à quel point ils étaient fiers et satisfaits de leur réussite pour avoir redonné tout son caractère d'antan à cette maison de maître qui, avant leur coup de baguette magique, était en voie de totalement périlcliter et aurait fini par s'effondrer. J'ai besoin de savoir comment ils ont pu imaginer quitter une maison dans laquelle ils prétendaient se sentir si bien. Je les entends encore quand ils me disaient avec force conviction : « Tu vois, Joëlle, ça, c'est notre plus belle réussite. Nulle autre ne pourra jamais la remplacer, elle sera notre demeure pour la vie ! » Et je les avais crus. Je les avais crus parce qu'ils étaient d'origine modeste et qu'elle représentait à elle seule tout un symbole. Il me semblait en conséquence tout à fait normal que leur orgueil ait été au comble du firmament d'être les heureux propriétaires de celle que tous les habitants du village enviaient. Tous en parlaient, au café du commerce ou dans leur chaumière. Tous la considéraient comme La Maison, celle dont ils auraient rêvé pour eux-mêmes. Je les avais crus pour d'innombrables raisons soi-disant objectives..., je les avais surtout crus parce que j'avais eu très envie de les croire... J'étais si bien en leur compagnie. Cet état de plénitude était fait pour durer éternellement.

Pour ce qui me concerne, la fête est terminée avant d'avoir seulement commencé. Je refuse les canapés au foie gras que Léo me présente comme venant directement d'un artisan charcutier de son village de Mirande, le meilleur de tout le département du Gers. Je décline sa proposition de remplir la nouvelle flûte qu'il vient

de déposer sur la table en face de ma place. Je sais déjà, qu'une fois ma dernière question posée, je rentrerai directement chez moi pour essayer de soulager ma peine. Je sais aussi qu'il n'y aura plus jamais de toute cette complicité qui s'était développée entre nous parce que nous nous sentions être un îlot solidaire au milieu d'une bande de fous. Je sais déjà qu'il n'y aura plus jamais d'esprit de fête entre nous à l'abri de cette merveilleuse jungle qu'ils ont élaborée année après année et qui m'a fait très souvent malgré moi les envier, mis à part les bataillons de moustiques qui résistaient obstinément à toutes les parades chimiques ou électriques.

Je bouillonne intérieurement, toute proche de l'état de la cocotte-minute qui va bientôt se mettre à siffler. Je me refuse néanmoins à leur faire l'honneur de m'apitoyer tristement sur mon sort en leur présence. Dans un dernier sursaut, alors que je me suis déjà levée de ma chaise, prête à tourner talons, je ressens le besoin de les acculer à un nouveau mensonge :

— C'était supposé être la maison pour la vie, pourquoi cette soudaine décision ?

Et vient, comme je l'avais anticipé, ce qui ne peut être qu'un autre mensonge :

— Euh, le Mourillon, ce sera en fait beaucoup plus pratique pour nous rendre au boulot. C'est plus central pour Léo et plus proche de mon bureau, me répond Anne sans me regarder en face.

Plus proche de son bureau ? C'est faux ! Il a été transféré d'Aubagne à La Seyne, pour moi, c'est à peu près le même temps de trajet au départ de Saint-Cyr.

— C'est marrant que vous n'ayez jamais évoqué ce genre de considération auparavant. Aucune importance ! Je vous souhaite bon vent. Vous comprendrez aisément que j'aie besoin de m'isoler à présent. Au fait, à quand le déménagement ?

— Samedi en huit, dans un peu moins de deux semaines, parvient-il à bafouiller entre ses lèvres avec un air morveux. Ne t'inquiète pas, nous nous reverrons d'ici-là. Et puis notre amitié

ne s'arrêtera pas avec notre départ. Tu seras toujours la bienvenue dans notre nouveau chez nous. Nous le ferons encore plus chouette qu'ici, et ce ne sera pas peu dire !

— Peut-être ! On verra ! Sur ce, bonne nuit à tous les deux !

Ce soir n'aura pas du tout été le soir auquel je m'étais innocemment préparée.

Ce soir, je sais d'ores et déjà que ma maison ne servira pas à abriter le sommeil paisible des membres de leur famille et de leurs nombreux amis pour cause de célébration du mariage de leur fille.

Ce soir aura été un de ces soirs qu'on préférerait toujours qu'il n'ait jamais existé

CHAPITRE 3

Combien de temps vais-je encore me désoler d'avoir perdu ceux qui, depuis trois ans, représentaient deux des piliers les plus importants de mon existence, ceux que je considérais, bien au-delà de simples amis, comme faisant partie intégrante de ma propre famille, ceux que j'aurais voulu qu'ils soient le frère et la sœur que je n'ai jamais eus ?

J'ai envie de pleurer. J'éprouve un peu de rage mais surtout de la peine, énormément de peine, à la pensée d'un grand vide qui semble ne plus jamais pouvoir être comblé. Je me sens en pleine confusion, incapable d'envisager un avenir ici, sans eux qui m'ont apporté nourritures affectives et intellectuelles, en plus de leurs succulentes nourritures terrestres. Quelques heures de ce glissement vers une neurasthénie programmée, et tout à coup, l'instinct de vie me pousse à mobiliser toutes les forces de mon esprit dans une autre direction. Enfin, je parviens à me raisonner. Après tout, s'ils ont fait ce choix que je ressens si dommageable concernant mon avenir à Saint-Cyr, il n'était nullement dirigé contre moi. S'ils ont pris cette option, c'est qu'ils y étaient acculés, qu'elle répondait nécessairement à un mieux-vivre pour eux, et pas à une intention de me nuire personnellement. C'est vraiment trop égoïste de ma part de penser que je me sens trahie par eux. Ils ont de très nombreuses obligations avec les contraintes horaires de leurs boulots respectifs, des obligations qui m'échappent totalement, moi qui ne suis sous la contrainte d'aucun horaire, hormis ceux que m'impose invariablement mon horloge biologique, et ceux auxquels j'ai délibérément choisi d'obéir en m'adonnant à des activités qui n'ont jamais qu'un

caractère ludique, et pas vital pour un sou. Je n'ai pas à gagner ma vie ; quelqu'un d'autre s'en charge fort bien à ma place et me laisse bénéficier largement des retombées de la sueur qu'il dépense et des neurones qu'il sacrifie dans son travail, et en partie pour moi. Quelle sale espèce d'égoïste suis-je donc en effet ? Il est vrai qu'eux n'ont personne d'autre qu'eux-mêmes sur qui compter pour faire bouillir la marmite. De leur capacité à travailler, toujours et le plus efficacement possible, dépend leur propre salut et je n'ai pas loin à chercher pour en asseoir ce constat. Réveillée tôt le matin, j'entends le son particulier du moteur diesel de Léo ronfler dès six heures et demie, et, à peine une demi-heure après, c'est à son tour à elle de quitter leur domicile pour une longue journée de labeur. Le moins que je leur doive, c'est de les excuser et de me réjouir pour eux, au lieu de ne penser qu'aux retombées de leur décision sur ma triste pomme d'enfant gâtée.

Je finis par m'endormir sur la pensée heureuse que demain soir, dès que j'entendrai les pneus de la voiture du premier d'entre eux crisser sur les pavés de l'allée, j'irai leur présenter mes plates excuses pour ma conduite que je juge désormais impardonnable ; c'est tout juste si je ne leur ai pas claqué la porte au nez. Je m'en veux, qu'est-ce que je m'en veux ! C'est désormais comme une évidence, ils doivent savoir à quel point je m'en veux de m'être comportée en sale gamine capricieuse. Je ne viendrai pas les mains vides. Je me dois de réparer tous les dégâts, la casse, mais aussi la perte d'un liquide précieux, sans parler de tous ces petits canapés et verrines qui, une fois décongelés, ont dû finir dans la poubelle. Je me promets donc, qu'après mon rendez-vous chez le coiffeur, je me rendrai jusqu'à Marseille. Je leur achèterai une douzaine des flûtes devant lesquelles elle était restée en extase un jour où nous faisions des courses ensemble. Ensuite, je passerai chez le caviste pour lui prendre deux bouteilles de son meilleur champagne. Ce sera à eux de décider si nous devons les boire tout de suite, ou en une autre occasion exceptionnelle. Elles pourront même attendre

la future pendaison de crémaillère de leur nouvelle maison, s'ils le jugent préférable. Une autre évidence s'impose simultanément à mon esprit. Je devrais en profiter pour m'octroyer un petit plaisir : à l'aller, je prendrai l'itinéraire le plus rapide en passant par l'auto-route ; par contre, au retour, j'emprunterai la route des Crêtes qui surplombent les calanques entre Cassis et La Ciotat. J'arrêterai la voiture et je m'attarderai quelques instants à contempler le merveilleux panorama.

Pour le moment, ils doivent être tous deux occupés à préparer leurs cartons, une kyrielle de cartons, après treize années passées dans la même maison sans ne jamais avoir ressenti le besoin de jeter. Chez eux, ils me l'ont assez souvent répété, on ne met jamais rien au rebus ; on conserve tout dans la fort improbable éventualité qu'un objet ou un autre pourrait resservir à l'un de leurs enfants. J'ai toujours respecté en eux cet esprit de conservation qui dénote tellement du bon sens rural de leurs origines, une qualité que nous avons totalement abandonnée depuis longtemps, nous les urbains. Au final, j'en arrive à conclure que, malgré la panade dans laquelle ils vont me laisser sans le vouloir, ils sont vraiment chouettes, ces voisins que je risque de regretter éternellement.

Il me faut cinq minutes d'une marche à la lenteur d'une tortue, pour me rendre à mon rendez-vous de neuf heures. À neuf heures moins cinq, à l'instant où je referme mon portail pour me diriger vers le salon de coiffure, je suis presque honteuse de ma chance inouïe de pouvoir disposer de mon temps à ma guise. Comme tous les mois, ma coiffeuse va s'évertuer tant bien que mal à dompter mes incorrigibles épis. Le cheveu mou et fin, il n'y a pas pire ennemi pour un coiffeur qui se veut amateur de travail bien fait. Rébecca, ma coiffeuse attitrée, qui arbore tantôt des mèches de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tantôt une coiffure unicolore moins excentrique, s'amuse souvent à me dire, avec sa voix de stentor qui porte haut et résonne dans tout le salon,